

en Bretagne, M. Luzel m'apprit qu'il ne pouvait y avoir à cet égard aucun doute. Les noms propres des Sept-Saints et tous les traits de leur légende coïncident avec les plus menus détails du récit merveilleux qui, à partir du VI^e siècle, a eu dans le monde chrétien, une si grande célébrité.

Au point de vue de l'hagiographie bretonne, ce fait n'est pas sans intérêt. On sait combien cette hagiographie est restée, jusqu'au XII^e siècle, exclusivement nationale. Le culte qu'on s'attendrait à voir associé à un vieux monument du sol serait le culte d'un des solitaires qui vinrent de l'île de Bretagne en Armorique vers la fin du V^e siècle, et dont la légende est liée intimement aux plus anciens souvenirs des Bretons armoricains. Il eût été si naturel de supposer que c'était là une cellule, où avait vécu quelque pieux ermite, de même que l'on montre, dans tant de chapelles, l'auge où ces puissants thaumaturges traversèrent la mer ! Or le culte que nous trouvons ici enraciné en quelque chose dans les monuments préhistoriques du pays, est un culte relativement moderne et dont l'introduction dans nos contrées est connue avec assez de précision.

C'est Grégoire de Tours, en effet, qui introduisit en Gaule l'histoire merveilleuse qui, depuis l'an 500 à peu près, avait en Orient, particulièrement en Syrie, une grande notoriété. Ce fut lui qui, avec l'aide d'un Syrien, traduisit la Passion des sept martyrs d'Éphèse ⁽¹⁾. Ce n'est donc qu'au VII^e ou au VIII^e siècle que leur culte a pu être répandu en Bretagne. On a ainsi la preuve que, même à cette époque reculée du moyen-âge où la Bretagne est toute renfermée en elle-même, les grandes légendes qui obtenaient la vogue dans le monde chrétien pénétraient dans la presqu'île en apparence fermée aux influences du reste de la catholicité. La *Passio* traduite par Grégoire de Tours a sans doute été la source première des récits que le *gwerz* nous présente sans rien introduire d'essentiel.

Ernest RENAN.

DE QUELQUES ÉGLISES BATIES SUR DOLMENS.

L'église sur dolmen dont parle plus haut M. Luzel n'est pas un fait unique comme le croit notre savant ami, qui revendiquerait volontiers pour sa chère Bretagne le monopole du merveilleux. D'autres exemples de ce fait sont connus, sans compter ceux qui n'ont peut-être pas été encore notés.

M. James Fergusson, dans son ouvrage *Rude Stone Monuments* (Londres, 1872), signale en Espagne deux églises bâties sur dolmens (p. 387).

La première est à Cangas de Onis, dans les Asturies, quarante milles à l'est d'Oviedo. Elle n'est pas précisément bâtie sur le dolmen même, mais sur un tumulus qui contient un dolmen. L'église date probablement du X^e ou XI^e siècle, et le dolmen lui servait de crypte. L'autorité de M. F. est Parcerisa *Recuerdos y Bellezas de*

⁽¹⁾ *De gloria martyrum*, I, 95. Voir *Acta SS.* 27 juillet, p. 385 et suiv., 389 et suiv. « *Passio quam, Syro quodam interpellante, in latinum transtulimus.* »

Espana, Asturias y Leon p. 30, où se trouve une petite gravure du monument. Si le dolmen n'avait encore été un objet de vénération à l'époque où l'on a bâti l'église, remarque justement M. F., on l'eût démolé en établissant les fondations de l'édifice chrétien.

M. Tubino, dans un récent ouvrage sur les monuments mégalithiques de la Péninsule ibérique (*Los aborígenes Ibericos o los Beréberes en la Peninsula*, Madrid, 1874) mentionne le dolmen de Cangas de Onis (p. 64) et donne le nom de l'église construite au dessus, *Santa Cruz de la Victoria*. Un écrivain du XVII^e siècle, cité par M. T., parle de cette église et mentionne une espèce de cave dont les dévots grattaient la terre pour guérir leurs maladies, tenant cette cave pour la sépulture d'un *corps saint*. Cette cave est évidemment le dolmen-crypte. On y a récemment fait des fouilles, autant que faire se pouvait sans ébranler les fondations de l'église, et M. T. donne le résultat de ces fouilles.

L'autre monument, signalé par M. Fergusson, se trouve à Arrechinaga, à vingt-cinq milles de Bilbao, dans la province de Biscaye. « Dans l'ermitage de Saint-Michel, dit-il, un dolmen de dimension considérable est enclos dans les murs de ce qui semble une église toute moderne. Cette église pourtant peut en avoir remplacé une plus ancienne ; mais le fait que ces grandes pierres ont été adoptées par le christianisme, montre qu'elles devaient être regardées comme sacrées par les indigènes, au temps où les premiers chrétiens les enfermèrent dans leur édifice. » M. F. en donne un dessin, mais d'après une revue américaine, et celle-ci l'avait elle-même reproduit d'après un journal illustré français qui n'est pas nommé. — M. Tubino mentionne ce dolmen en passant, mais sans donner de détails ⁽¹⁾.

Nous serions heureux qu'un de nos lecteurs d'outre-monts nous fournit des détails précis sur ces dolmens-églises, et autant que possible avec des photographies ou des dessins.

M. Van der Elst, dans une étude sur les Dolmens (*Annales de l'Académie d'Archéologie de Belgique*, 1873, p. 780), nous apprend que lorsque le dolmen de Jambes-lez-Namur, désigné par le nom de *Pierre-au-Diable*, fut détruit, il était contigu de temps immémorial à une chapelle de Notre-Dame.

H. GAIDOZ.

LES TROIS FILLES DU BOULANGER

OU

L'EAU QUI DANSE, LA POMME QUI CHANTE ET
L'OISEAU DE VÉRITÉ.

Il y avait une fois un vieux boulanger qui était resté veuf avec trois filles. Un soir, après souper, elles devaient, auprès du feu, de leurs amours. — Qui aimes-tu, sœur aînée ? demanda la plus jeune. — Le jardinier du roi, répondit celle-ci. — Et toi ? demanda-t-elle à la seconde. — Le valet de chambre du roi. — Eh

⁽¹⁾ *La existencia de dolmenes en Cangas de Onis y Arrechinaga convertidos en iglesias*, p. 48 cl. p. 52.

bien, moi, c'est le fils du Roi qui est mon amour ! — Le fils du roi ! tu plaisantes, s'écrièrent les deux autres. — Non certainement, et je vous dirai même plus : j'aurai trois enfants du fils du roi, deux garçons, avec chacun une étoile d'or au front, et une fille, avec une étoile d'argent !

Le père, qui était dans son lit, et qui entendait la conversation de ses filles, leur dit alors : — Quelle conversation vous avez là ! il faut que vous ayez perdu la tête ; allez vous coucher, vite !

Et les trois filles allèrent se coucher.

Le fils du roi se promenait ce soir-là par la ville, accompagné de son valet de chambre et de son jardinier. Il vint une averse et, pour se mettre à l'abri, ils se mirent sous l'auvent du boulanger, et entendirent la conversation des trois filles. Le prince prit le nom du boulanger, qui était sur son enseigne, et le lendemain matin, il envoya prier la fille aînée de venir lui parler au palais. — Vous rappelez-vous, lui dit-il, ce que vous disiez hier soir, auprès du feu, dans la maison de votre père ? — La jeune fille fut bien surprise et eut peur. — Ne craignez rien, ma fille, et parlez hardiment, car j'ai tout entendu ; vous rappelez-vous ce que vous disiez ? — Oui, répondit-elle. — Et vous épouseriez volontiers mon jardinier ? — Oui sûrement. — C'est bien ; retournez à la maison, et dites à votre sœur puînée de venir aussi me parler.

Quand celle-ci arriva au palais, le prince lui demanda, comme à sa sœur aînée : — Vous rappelez-vous ce que vous disiez hier soir, auprès du feu, chez votre père ? — Oui sûrement, sire, répondit-elle. — Et vous prendriez volontiers mon valet de chambre pour mari ? — Oui sûrement. — C'est bien ; retournez à la maison et dites à votre plus jeune sœur de venir aussi me parler. Celle-ci vient à son tour, et le prince lui demande comme aux deux autres : — Vous rappelez-vous ce que vous disiez hier soir, auprès du feu, dans la maison de votre père ? — Je me le rappelle, sire, répondit-elle. — Et vous m'épouseriez volontiers ? — Oui, de bon cœur. — Et vous aurez trois enfants, comme vous le disiez, deux garçons, avec chacun une étoile d'or au front, et une fille, avec une étoile d'argent ? — Oui, aussi vrai que je l'ai dit, sire. — Eh ! bien, vous serez alors ma femme. Retournez à présent à la maison, et dites à votre père de venir me parler.

La jeune fille s'en retourne à la maison, tout heureuse, et dit à son père d'aller parler au fils du roi, dans son palais. — Pourquoi ? répondit le vieillard ; je vous l'avais bien dit : votre conversation frivole est arrivée jusqu'aux oreilles du prince, et maintenant il m'appelle pour me punir, sans doute. — Non, non, mon père ; allez et ne craignez rien, lui dirent ses filles.

Le vieux boulanger se rendit au palais, triste et soucieux, comme s'il allait à la mort. Mais quand il entendit le fils du roi lui demander ses trois filles en mariage, une pour son jardinier, une autre pour son valet de chambre et la troisième pour lui-même, il en éprouva autant de bonheur et de joie qu'il avait eu d'abord d'inquiétude et de peur. Les trois noces furent faites immédiatement et, pendant un mois entier, il y eut tous les jours des festins, des danses et toutes sortes de divertissements.

Le jardinier et le valet de chambre allèrent demeurer en ville, avec leurs femmes, et le jeune prince resta

avec la sienne dans le palais de son père. Les deux autres étaient jalouses de celle-ci, parce qu'elle était maintenant princesse, et elles cherchaient tous les jours le moyen de la perdre. Quand elles la virent enceinte, elles allèrent consulter une vieille fée. Celle-ci leur dit qu'il fallait gagner la sage-femme de la princesse, pour lui faire substituer un petit chien à l'enfant nouveau-né, lequel serait exposé sur la rivière.

Elles recommandèrent donc à leur sœur une sage-femme qui était, disaient-elles, la meilleure de tout le royaume. La princesse demanda à la voir, et lui fit bon accueil. Quand son temps fut venu, elle donna le jour à un fils, un enfant magnifique, avec une étoile d'or au milieu du front. La sage-femme livra aussitôt la pauvre créature à un homme qui attendait à la porte, pour aller l'exposer sur la Seine qui, m'a-t-on dit, passe à Paris. Puis elle mit à sa place, dans le berceau, un petit chien qu'elle avait amené. Quand le prince demanda à voir son enfant, on lui montra le petit chien : — Dieu, que me montrez-vous là ? s'écria-t-il. — Hélas ! mon prince, répondit la sage-femme perfide, Dieu fait tout comme il lui plaît ! — Ah ! malheur à moi ! mais il ne sert de rien de me plaindre, puisque c'est la volonté de Dieu ? Ayez toujours soin de cette pauvre créature.

Le mari de la fille aînée du boulanger, le jardinier du roi, avait un beau jardin au bord de la rivière et, comme il s'y promenait, un jour, il vit un panier qui suivait le cours de l'eau. Il monta dans son bateau, atteignit le panier, et fut bien étonné d'y trouver un bel enfant, avec une étoile d'or au milieu du front. — Loué soit Dieu, dit-il, qui m'envoie un si bel enfant, à moi qui n'en ai point ! — Et il le porta à sa femme, et celle-ci le reçut avec une grande joie et prit plaisir à l'élever, comme si c'avait été son propre enfant.

Un an après, la princesse donna le jour à un second fils, ayant aussi une étoile d'or au front, comme le premier. La sage-femme perfide lui substitua encore un petit chien, et le pauvre enfant fut aussi exposé dans un panier sur l'eau, comme son frère.

Le roi (le prince était devenu roi, son père étant mort) demanda à voir son enfant nouveau-né. — Ah ! encore un chien ! s'écria-t-il, dès qu'il le vit, et il détourna la tête, et se mit à pleurer. Mais puisque c'est la volonté de Dieu ! reprit-il ; ce que Dieu fait est bien fait.

Le jardinier, qui était à pêcher à la ligne dans son jardin ; vit encore un panier qui descendait la rivière. Il le recueillit, comme l'autre, et accourut apporter à sa femme le bel enfant qu'il y trouva. Celle-ci l'accueillit encore avec joie, en disant : — A merveille ! Nous en aurons à présent chacun un ; mon mari et moi ! — On chercha un parrain et une marraine, et l'enfant fut baptisé.

Pendant la reine devint mère pour la troisième fois, et cette fois elle donna le jour à une fille, avec une étoile d'argent au milieu du front. La sage-femme perfide lui substitua encore un petit chien, et la pauvre créature fut exposée comme ses frères.

Cette fois, le roi se mit à jurer et à tempêter comme un enragé, quand on lui montra encore un petit chien. — On m'appellera, dit-il, le père des chiens ! et ce ne sera pas sans raison. Mais tout ceci n'est pas de la part de Dieu ; il y a quelque mystère là-dessous ! — Et il fait enfermer la Reine dans une tour, avec du pain et de l'eau pour toute nourriture, et un petit livre pour lire.

Le jardinier trouve encore l'enfant, entraînée par l'eau, et la recueille et l'apporte à la maison, comme les deux autres. — Assez d'enfants comme cela ! dit sa femme, en le voyant arriver avec le panier. — Comment fais-tu donc pour trouver tant d'enfants ? Prends-garde que tu n'en sois toi-même le père ? — C'est bien, ma femme, calmez-vous ; je vais porter l'enfant où je l'ai trouvée, sur l'eau ; et pourtant c'est grand-pitié ; ô la jolie petite fille ! — C'est une fille, dis-tu ? Montrela moi. O le joli petit ange ! avec une étoile d'argent au milieu du front ! Nous la garderons, mon homme ; nous avons assez de biens, et puisque Dieu ne nous a pas donné d'enfants, ceux-ci nous en tiendront lieu ⁽¹⁾.

Cependant la pauvre reine était dans sa tour, pleurant et gémissant nuit et jour, et personne ne la visitait. Ses deux sœurs étaient heureuses avec leurs maris.

Le jardinier et sa femme vinrent à mourir. Le roi fit venir leurs trois enfants dans son palais, et, comme c'étaient de beaux enfants, et bien élevés, ils lui plaisaient beaucoup. Chaque dimanche, on les voyait dans son banc à l'église, à la grand'messe, ayant chacun son bandeau sur le front, pour cacher les étoiles. Tout le monde était étonné de voir ces bandeaux, et on se demandait : — Qu'est-ce que cela veut dire ?

Un jour que le roi était à la chasse, une vieille femme arriva dans la cuisine du palais, en disant : — Hou ! hou ! hou ! comme j'ai froid ! — Et elle tremblait, et ses dents claquaient. — Approchez-vous du feu, grand'mère, lui dit la jeune fille à l'étoile d'argent, qui se trouvait là. — Ma bénédiction soit sur vous, mon enfant. Dieu, que vous êtes belle ! Ah ! si vous aviez l'Eau qui danse, la Pomme qui chante et l'Oiseau de Vérité, vous n'auriez pas votre pareille sur la terre ! — Oui, grand'mère ; mais comment avoir ces merveilles-là ? — Vous avez ici deux frères qui peuvent vous les procurer. — Puis elle partit, sans rien dire de plus.

La jeune fille ne songeait depuis ce moment qu'aux paroles de la vieille femme ; elle ne rêvait que de l'Eau qui danse, de la Pomme qui chante et de l'Oiseau de Vérité, et elle était toute triste. — Pourquoi es-tu triste ainsi ? lui demandaient ses frères. — Ce n'est rien, répondait-elle. — Si ! il y a quelque chose, et il faut que tu nous dises quoi. — Il est venu une vieille femme se chauffer à la cuisine, et elle m'a dit : — Si vous aviez, mon enfant, l'Eau qui danse, la Pomme qui chante et l'Oiseau de Vérité, vous n'auriez pas votre pareille sur la terre ! Et depuis, je ne fais que rêver de l'Eau qui danse, de la Pomme qui chante et de l'Oiseau de Vérité. Mais comment se procurer ces merveilles-là ? — Moi, petite sœur, je te les trouverai, si elles existent quelque part sur la terre, lui dit son frère aîné. — Comment cela, mon pauvre frère ? — Laisse-moi faire, et sois sans inquiétude. Tiens, voilà un poignard que je te donne ; tire-le de son fourreau, plusieurs fois par jour, pendant un an et un jour ; aussi longtemps que tu pourras le tirer, il ne me sera arrivé aucun mal ; mais

(1) Dans une autre version, suivant une ancienne coutume encore en usage dans certaines parties de la Bretagne, on lui donna la Sainte-Vierge pour marraine. Celle-ci, sous les traits d'une vieille femme, la conseilla et la dirigea plus tard dans son voyage à la recherche de ses frères, et, au dénouement, pendant le repas de noces, elle parut un moment dans la salle, se nomma et disparut aussitôt, en donnant rendez-vous à sa filleule dans le Paradis.

quand tu ne pourras plus le tirer, hélas ! alors je serai mort ⁽¹⁾ !

Il fait alors ses adieux à son frère et à sa sœur, et part.

Sa sœur tirait souvent du fourreau la lame du poignard, et elle en sortait facilement. Mais hélas ! un jour elle ne put pas la tirer, bien qu'elle s'efforçât de son mieux. Elle se mit alors à pleurer. — Qu'as-tu, ma chère petite sœur ? lui demanda son second frère. — Hélas ! pauvre frère, notre frère aîné est mort ! Et les voilà de pleurer tous les deux. — Il faut que j'aille à sa recherche ! — Oh ! non, ne vas pas, mon frère, reste ici avec moi. — Non, il faut que j'aille, et je ne cesserai pas de marcher que je n'aie retrouvé mon frère. Voici un chapelet que je te donne ; passes-en les grains continuellement ; quand il y en aura un qui s'arrêtera, alors moi aussi je serai mort. — Puis il fit ses adieux à sa sœur et partit.

Celle-ci, restée seule, était triste et soucieuse. Elle ne cessait de passer les grains de son chapelet, et elle voyait avec plaisir qu'ils passaient facilement. Mais hélas ! un jour, il y en eut un qui s'arrêta. — Mon Dieu, s'écria-t-elle, mon second frère est mort aussi ! que ferai-je à présent ? Il faut que j'aille à leur recherche et que je ne cesserai de marcher que je ne les aie trouvés, morts ou vifs.

Elle achète un cheval, s'habille en cavalier, et part, sans rien dire à personne. Elle continue d'aller, d'aller, jusqu'à ce qu'elle arrive dans une grande plaine.

Là, elle vit, dans un vieil arbre creux, un petit vieillard, avec une barbe longue et blanche. — Bonjour, la fille du roi de France ! lui dit le petit homme à la longue barbe. — Bonjour, grand-père ; mais vous me prenez sûrement pour une autre, car moi je ne suis pas fille du roi de France. — Non, non, je ne me trompe pas, car je vous connais bien. — Comment, grand-père, est-ce que cette longue barbe ne vous incommode pas ? — Si fait, ma pauvre enfant ; il y a cinq cents ans que je la porte, et j'en suis bien incommodé assurément. — Si vous voulez, je vous la couperai ? — Oh ! oui, faites-le. — Elle tira des ciseaux de sa poche et coupa la barbe du petit vieillard. — Ma bénédiction soit sur vous, dit-il, fille du roi de France, car vous m'avez délivré ! Depuis cinq cents ans, il a passé bien du monde par ici, et personne n'avait eu pitié de moi avant vous ; mais vous n'aurez pas lieu de le regretter. Je sais où vous allez ; vous allez à la recherche de vos deux frères. Ecoutez-moi bien, et faites exactement comme je vous dirai. A soixante lieues d'ici, vous trouverez une auberge, au bord du chemin. Descendez là, mangez, buvez, puis, laissez-y votre cheval et dites que vous payerez au retour. Tôt après que vous aurez quitté cette maison, vous vous trouverez auprès d'une montagne très-haute. Vous aurez beaucoup de peine à gravir cette montagne, et il vous faudra même vous aider des pieds et des mains. Un vent furieux se déchaînera bientôt ; la grêle, la neige, la glace et un froid cruel vous assailliront : mais gardez-vous bien de perdre cou-

(1) Dans une autre version, c'est le tronc d'un laurier, dans le jardin, qu'elle devait frapper tous les jours avec son poignard, et quand elle en verrait couler du sang, c'est que son frère serait mort. Ailleurs, ce sont trois roses qui se flétrissent successivement sur leurs tiges et tombent à terre.

rage, et continuez de monter quand même. Des deux côtés de la route, vous verrez un grand nombre de piliers de pierre. Ce sont autant de personnes qui, comme vous, ont essayé de gravir la montagne, mais qui ont perdu courage et ont été métamorphosées en piliers de pierre. Parvenue au sommet, vous verrez une plaine, avec un gazon émaillé de fleurs, comme en plein mois de mai. Puis, vous verrez encore un siège d'or, sous un pommier. Asseyez-vous sur ce siège et faites semblant de dormir, et vous verrez un merle descendre du pommier de branche en branche et entrer dans une cage, qui est sous l'arbre. Fermez vite la cage, alors, car c'est là l'Oiseau de Vérité. Puis, vous couperez une branche du pommier, avec une pomme sur la branche; c'est là la Pomme qui chante. Enfin, vous puiserez plein une fiole de l'eau d'une fontaine qui est sous l'arbre, car c'est là la fontaine de l'Eau qui danse. Alors vous pourrez vous en retourner. A mesure que vous descendrez de la montagne, vous répandrez une goutte de l'eau de votre fiole sur chaque pilier de pierre, et de chaque pierre sortira un chevalier. Vos deux frères se lèveront aussi, comme les autres.

La jeune fille remercia le petit homme, et continua sa route. Elle fit tout exactement comme on lui avait recommandé. Elle mangea et but à l'auberge, y laissa son cheval, et commença de gravir la montagne. Mais bientôt survint un froid si intense, que tous ses membres en furent presque gelés et qu'elle faillit rester là et être changée en pierre comme les autres. Elle arriva pourtant sur le sommet de la montagne. Là, le ciel était clair et l'air tiède, comme au milieu de l'été. Elle s'assit dans le siège d'or, sous le pommier, et feignit de dormir. Le merle descendit alors de l'arbre, de branche en branche, et entra dans la cage. Elle se leva aussitôt et ferma la cage, et le merle, se voyant pris, dit : — Tu m'as pris, fille du roi de France! Beaucoup d'autres avaient essayé de me prendre, avant toi, mais nul n'avait pu y réussir, jusqu'à présent. Mais tu as été conseillée par quelqu'un.

Elle coupa ensuite une branche du pommier, avec une pomme dessus, remplit sa fiole de l'eau de la fontaine, puis elle partit. A mesure qu'elle descendait la montagne, elle répandait une goutte d'eau sur chaque pilier de pierre, et il en sortait des princes, des ducs, des barons, des chevaliers; ses deux frères se levèrent aussi, les deux derniers; mais ils ne reconnurent pas leur sœur. Et tous se pressaient autour d'elle, lui disant : — Donnez-moi l'Eau qui danse, jeune chevalier; d'autres: donnez-moi la Pomme qui chante; et d'autres: donnez-moi l'Oiseau de Vérité! — Mais elle partit vite, emportant l'eau, la pomme et l'Oiseau. En passant par l'auberge où elle avait laissé son cheval, elle paya son écot, puis s'en retourna promptement à la maison, et y arriva longtemps avant ses frères. Quand ceux-ci arrivèrent aussi, ils embrassèrent leur sœur. — Ah! mes pauvres frères, leur dit-elle, que d'inquiétude vous m'avez causée! Comme votre voyage a duré longtemps! Mais Dieu soit loué, puisque vous voici de retour! — Hélas! oui, ma pauvre sœur, nous sommes restés longtemps absents, et encore n'avons-nous rien fait de bien; nous avons même eu de la chance de pouvoir revenir! — Comment, vous ne me rapportez donc pas l'Eau qui danse, la Pomme qui chante et l'Oiseau de Vérité? — Hélas! non, pauvre sœur; un jeune chevalier, que nous ne connaissons pas,

les a emportés! Dieu le beau chevalier! nous aurions voulu que tu eusses pu le voir.

Le vieux roi, qui n'avait pas d'enfants (du moins il le croyait), aimait les enfants de sa belle-sœur, et était heureux de les voir revenus. Il fit faire un grand repas, auquel il invita beaucoup de monde, des princes, des ducs, des marquis, des barons, des généraux. Vers la fin du repas, la jeune fille posa sur la table l'eau qui danse, la pomme qui chante et l'Oiseau de Vérité, et leur commanda de faire chacun son devoir. Et aussitôt l'eau se mit à danser, la pomme à chanter et l'oiseau à voltiger au-dessus de la table. Et tout le monde, en extase, la bouche et les yeux ouverts, regardait et écoutait ces merveilles. Jamais ils n'avaient vu ni entendu rien de pareil. — A qui appartiennent ces merveilles? demanda le roi, quand il put parler. — A moi, sire, dit la jeune fille. — Et qu'est-ce que c'est? — L'Eau qui danse, la Pomme qui chante et l'Oiseau de Vérité. — Et de qui les tenez-vous? — C'est moi-même, sire, qui ai été les chercher.

Alors, les deux frères reconnurent que c'était leur sœur qui les avait délivrés. Quant au roi, il était près de perdre la tête, de joie et d'admiration. — Ma couronne et mon royaume, dit-il, pour vos merveilles, et vous, vous serez reine! — Patientez un peu, sire, jusqu'à ce que vous ayez entendu mon oiseau parler, l'Oiseau de Vérité, car il a des choses importantes à vous révéler. Mon petit Oiseau, dites à présent la vérité. — Je le veux bien, répondit l'Oiseau, mais que personne ne sorte de la chambre. — Et l'on ferma toutes les portes. La vieille sorcière de sage-femme et une des belles-sœurs du roi se trouvaient là aussi, et elles n'étaient pas à leur aise, en entendant ces paroles. — Voyons, mon Oiseau, dites la vérité, à présent. — Et voici comme parla l'Oiseau :

Il y a maintenant vingt ans, sire, que votre femme est enfermée dans une tour, abandonnée de tout le monde, et vous la croyez morte depuis longtemps. Mais elle n'est pas morte, elle n'a même souffert aucun mal, car c'est injustement qu'elle a été accusée et jetée dans une sombre prison.

La sage-femme et la belle-sœur du roi, se dirent indisposées, en ce moment, et voulurent sortir. — Personne ne sortira encore, leur dit le roi; continuez de dire la vérité, petit Oiseau. — Vous avez eu deux fils et une fille, sire, reprit l'Oiseau; nés tous les trois de votre femme, et les voici! Enlevez-leur leurs bandeaux, et vous verrez que chacun d'eux a une étoile au front.

On enleva les bandeaux, et l'on vit que chacun des deux jeunes gens avait une étoile d'or au front, et la jeune fille avait une étoile d'argent! — Les auteurs de tout le mal, reprit l'Oiseau, sont vos deux belles-sœurs et la sage-femme, cette sorcière du diable! Celles-là vous faisaient croire que votre femme ne donnait le jour qu'à des petits chiens, et vos pauvres enfants étaient exposés, aussitôt nés, sur la Seine. Quand la sage-femme, ce tison de l'enfer, apprit que les enfants avaient été recueillis, et qu'on les élevait dans votre palais, elle chercha encore le moyen de les perdre. Elle pénétra un jour dans le palais, déguisée en mendiante, prête de mourir de froid et de faim, et elle inspira à la jeune princesse l'envie de posséder l'Eau qui danse, la Pomme qui chante et l'Oiseau de Vérité. Ses deux frères allèrent, l'un après l'autre, les lui chercher, et la sor-

cière pensait bien qu'ils n'en reviendraient jamais. Et ils ne seraient pas revenus, hélas ! si leur sœur n'avait réussi à les délivrer, avec beaucoup de peine, et à rapporter l'Eau qui danse, la Pomme qui chante et l'Oiseau de Vérité.

Le roi s'évanouit, en entendant tout cela. Quand il revint à lui, il alla lui-même chercher la reine, à la tour, et il revint avec elle dans la salle du festin, en la tenant par la main. Elle n'avait changé en rien ; elle était belle et gracieuse, comme devant. Elle mangea et but un peu ; puis, mourut aussitôt sur la place !

Le roi, comme fou de douleur et de colère, ordonna de chauffer un four, sur le champ, pour y jeter sa belle-sœur et la sage-femme, ce tison de l'enfer. Ce qui fut fait.

Je n'en sais pas plus long sur la princesse et ses deux frères. Je pense qu'ils firent de bons mariages, tous les trois. Et pour ce qui est de l'Oiseau, on ne dit pas s'il continua de dire toujours la vérité. Mais je présume que oui, puisque ce n'était pas un homme !

Conté par Barbe Tassel,
recueilli et traduit par F.-M. LUZEL.

Plouaret, décembre 1868.

OBSERVATIONS SUR LE CONTE PRÉCÉDENT.

Comparez : le conte des *Mille et une Nuits* : « Les deux Sœurs jalouses de leur cadette » ; von Hahn, *Griechische und albanesische Märchen*, n° 69 ; Νεσελλωνικά Ἀνέκδοτα, I, 1, n° 4 ; Schiefner, *Awarische Texte*, n° 12 ; Straparola, *Notti*, IV, 3 (1) ; Masillo Reppone (2), *La Posille-cheata*, conte troisième : « L'ingannatrice ingannata » ; Comparetti, *Novelline popolari italiane*, nos 6 et 30 ; De Gubernatis, *Novelline di Santo Stefano*, n° 16 ; Imbriani, *La Novellaja fiorentina*, nos 6 et 6 bis, et 'A 'Ndriana fata, Pomigliano d'Arco 1875 ; Gonzenbach, *Sicilianische Volksmärchen*, n° 5 ; Pitre, *Nuovo saggio di Fiabe e Novelle popolari siciliane*, n° 1, et *Fiabe, Novelle e Racconti popolari siciliani*, n° 36 ; Schneller, *Märchen und Sagen aus Walschtirol*, n° 26 ; Maspons y Labros, *Lo Rondallayre, Quentos populars catalans*, n° 14 (p. 60) et n° 25 (p. 107) ; von Gaal, *Märchen der Magyaren*, p. 390 ; Præhle, *Kinder und Hausmärchen*, n° 3 (3).

Je n'entre pas dans la comparaison de ces variantes, et je me bornerai aux observations suivantes.

Les trois sœurs sont également filles d'un boulanger seulement dans Straparole et dans von Gaal.

La version bretonne s'éloigne du récit primitif, quand du jardinier qui trouve et porte à sa femme les enfants exposés, elle fait le mari d'une des sœurs aînées ; sa femme aurait dû reconnaître aux étoiles les enfants de la Reine sa sœur qu'elle et son autre sœur avaient fait exposer, et elle n'aurait pas accueilli les enfants. Aucun des contes cités plus haut ne nous représente une des sœurs avec le désir d'épouser le jardinier du roi.

(1) Straparole a évidemment servi de modèle au conte de Mme d'Aulnoy, « la Princesse Belle-Etoile et le Prince-Chéri ».

(2) C.-à-d. Pompeo Sarnelli, évêque de Bisceglie, né en 1649, mort en 1724.

(3) Il y a encore d'autres contes allemands que j'ai indiqués dans Schiefner, *Awarische Texte*, p. XXI, relatifs au même sujet, mais plus ou moins incomplets ou défigurés.

Nous trouvons dans la plupart des contes l'Oiseau parlant, mais c'est seulement dans le conte breton qu'il est appelé l'Oiseau de Vérité.

Le vieillard, dont la princesse coupe la barbe, se retrouve aussi dans les *Mille et une Nuits* et chez Præhle ; mais là, c'est le prince aîné qui lui rend ce service.

De même que dans le conte breton, à la fin, l'oiseau demande que personne ne quitte la chambre, et que là-dessus on ferme les portes ; de même dans le conte grec de Hahn, on ferme également les portes sur la demande de l'oiseau. (Voyez aussi Hahn, n° 70, et Gonzenbach, n° 80, vers la fin.)

Reinhold KÖHLER.

J'ai recueilli, dans les environs de Lorient (Morbihan), une variante de ce conte dont voici le résumé : Un roi est parti pour la guerre. Sa mère lui écrit que sa jeune femme vient de mettre au monde deux petits chiens et une petite chatte. Il répond : *chiens ou chats, peu m'importe, je veux qu'on les garde*. Mais la mère du roi ne tient pas compte de cette réponse et donne l'ordre de jeter les nouveaux nés (qui ne sont pas des bêtes, mais de beaux enfants) à la rivière et fait murer leur mère. Abandonnés dans un panier au cours de l'eau, les enfants sont recueillis par un meunier. La meunière trouve chaque jour sous l'oreiller de l'un des deux frères, une bourse d'or. Devenus grands, ils se mettent à la recherche de leurs vrais parents. La jeune fille qui fait le lit de ses frères, trouve chaque jour la bourse d'or sous l'oreiller du lit de l'un d'eux, ce qui les rend riches. Ils arrivent en face d'un château surmonté d'une grande cage d'argent qui contient la Pomme qui chante, l'Eau qui danse, l'Oiseau qui parle. La jeune fille veut posséder cette cage. Le frère aîné va pour l'acheter. Il est obligé de traverser un grand cimetière qui se trouve devant le château. Une fée lui demande où il va ; « peu vous importe » répond-il et, à cause de son impolitesse, la fée le met à mort. Même aventure pour le second frère. La sœur qui a été avertie de la mort de ses deux frères par deux chapelets de petites baies rouges qui se sont fanés dans ses mains, entre à son tour dans le cimetière, est polie avec la fée qui lui remet une baguette avec laquelle elle ressuscite ses frères et tous ceux qui, en grand nombre, avaient été saisis par la mort à cet endroit, tandis qu'ils étaient en contemplation devant la cage d'argent, sans jamais pouvoir s'arracher à leur admiration. Les morts revenus à la vie, récompensent la jeune fille en allant lui chercher la cage avec ce qu'elle contient. Les deux frères et la sœur vont porter au roi ces merveilles ; le roi les retient à dîner. Pendant le repas l'Oiseau qui parle ne cesse de dire : *Il manque un couvert ! il manque un couvert !* A la fin tout se dévoile, mais quand on va chercher la pauvre reine murée, il est trop tard, elle vient de mourir.

On trouve dans le *Gage touché*, in-8°, Paris, 1722, une variante de ces contes qui semble avoir échappé aux savantes recherches de M. Köhler. La voici en quelques mots : Trois sœurs font des souhaits ; celui de la cadette est le suivant : « Si j'étais la femme du roi, je ne souhaiterais rien que d'avoir à la fois deux garçons et une fille qui vinssent au monde avec chacun une étoile d'or

au front. » Le roi qui l'a entendue, l'épouse. Quelque temps après, il est obligé de partir en guerre. La jeune reine accouche de deux garçons et d'une fille ayant chacun une étoile d'or au front; la reine mère mande au roi que sa femme a mis au monde deux chats et une chatte; la reine est enfermée dans une tour; les trois enfants mis dans une boîte sont jetés à la rivière. Un meunier les recueille. A ce moment, la voix d'une fée invisible lui dit : « je m'en décharge et je t'en charge. » — Le meunier leur donne les noms de : Beau-Soleil, Bel-Astre et Belle-Etoile. Devenus grands, ils se présentent devant le roi avec la Pomme qui chante, l'Eau qui danse et l'Oiseau de Vérité. Le conte se termine ainsi : « Belle-Etoile ayant ouvert la cage, l'oiseau en sortit et s'étant élevé doucement en l'air, conta l'histoire de ces trois enfants. Le roi et toute la cour le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il se fût perdu dans les nues. Pendant ce temps, la reine mère s'empoisonna et creva comme un boudin. Le premier soin du roi fut d'envoyer tirer la reine de la tour où elle était. On s'attendait à la voir plus sèche qu'une allumette, car depuis neuf ans la reine mère ne lui donnait pour nourriture que du pain bis et de l'eau de puits; mais, au contraire, la reine était grosse et belle; la fée Landriette lui avait porté tous les jours des cailloux, des perdrix, des aloyaux, des dragées et du pain de Gonesse. »

E. R.

UN VOCERO ANTIQUE.

Cette scène, reproduite d'après une urne funéraire de Clusium (Etrurie), représente un exemple ancien du rite des lamentations funèbres et forme une contrepartie antique aux représentations de *Voceri* corses, que nous avons précédemment donnés (nos 2 et 5).



« Une urne funéraire de Clusium (Chiusi), sculptée en pierre, dit M. Ménard, nous montre les lamentations des parents autour du défunt, qui est couché sur un lit au milieu de la salle. Tous lèvent les mains au-dessus de leur tête et poussent des gémissements. Une joueuse de flûte les accompagne, car la musique était partout dans l'antiquité, et il semble que la douleur même ne pouvait se passer du rythme et de la cadence. » Le son de cette flûte accompagne sans doute un chant de regret, car le lecteur remarquera que la femme, debout près de la tête du mort, semble parler ou chanter. Et les autres ne s'arrachent-elles pas les cheveux ?

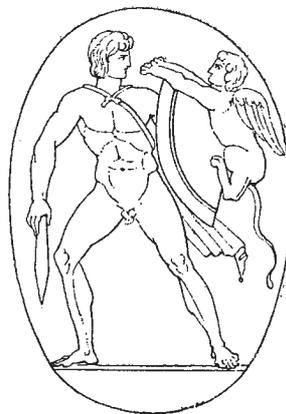
OEDIPE ET LA SPHINX.

Nos deux autres gravures représentent Œdipe et le ou la Sphinx de Thèbes (puisque ce personnage est féminin

dans la fable antique.) Nous avons déjà (n° 7) donné une représentation de la Sphinx, terrassant un malheureux qui n'a pas compris l'énigme.



Ici la Sphinx est représentée avec Œdipe, d'après deux pierres gravées antiques. « Sur l'une d'elles, la Sphinx est assise sur le haut d'un rocher en face d'Œdipe, debout devant elle et répondant à sa question. Des ossements humains montrent le sort réservé à ceux qui n'ont pas su deviner l'énigme.



» Sur l'autre, la Sphinx s'est jetée sur Œdipe qui présente son bouclier sur lequel elle s'est fixée; le héros est nu et tient son épée à la main. »

On trouvera, à la Bibliographie, un compte-rendu de l'ouvrage de M. Ménard, auquel l'obligeance de M. Delagrave nous a permis d'emprunter ces gravures.

Chansonnnette enfantine.

(LYON.)

Madame en prenant ses ébats
S'était mise à coiffer son chat.
Elle lui dit : Mon chat, tenez-vous droit
Que je vous coiffe comme moi.